

## FABRIQUE DE « L'ÉCRIVAIN DEVANT L'HISTOIRE »

par Rémy POIGNAULT  
(Université Blaise Pascal – CELIS)

Le texte de la conférence, *L'écrivain devant l'Histoire*, prononcée par Marguerite Yourcenar devant un aréopage de recteurs, d'inspecteurs d'Académie et de directrices et directeurs d'Écoles Normales, le 26 février 1954, à Paris, publié par le Centre National de Documentation Pédagogique offre un grand intérêt par l'éclairage que l'auteur apporte sur l'élaboration de *Mémoires d'Hadrien* et sur la manière dont elle conçoit les rapports entre réalité et fiction, prolongeant les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » ou annonçant des entretiens comme les *Entretiens radiophoniques* avec Patrick de Rosbo ou *Les Yeux ouverts*.

Marguerite Yourcenar embrasse un vaste point de vue, puisqu'elle brosse un panorama de l'homme devant l'Histoire, donc devant sa mémoire, mémoire d'abord mythique dans les « temps primitifs », mais qui perdure chez les poètes, sensibles à la dimension cyclique du temps et aux universels. Marguerite Yourcenar distingue dans les sociétés dotées d'une littérature écrite quatre attitudes fondamentales devant l'Histoire : « le point de vue légendaire », qui recherche avant tout le beau sans se soucier de vérité historique ; le « point de vue exemplaire ou édifiant », qui ne se préoccupe pas davantage de celle-ci et privilégie la dimension morale ; « le point de vue humaniste », qui s'applique à la connaissance de l'humain, et le point de vue « scientifique ». Ces approches, seules ou parfois combinées, se retrouvent tout au long du temps : les deux premières au Moyen Âge ; « du commencement de la Renaissance jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle », c'est « le point de vue humaniste », qui s'attache à ce qu'il y a d'immuable dans

l'homme et non à l'historicité ; le romantisme est porté vers l'exotisme, mais aussi à l'exaltation d'un passé national et à l'individualisme, en même temps qu'il s'intéresse aux détails des *realia*. L'époque moderne est caractérisée par une littérature populaire toute au plaisir de la narration, une littérature scientifique qui ne sort guère de son ghetto et une littérature de vulgarisation qui cède aux simplifications des systèmes. L'homme moderne se détourne du passé et de l'Histoire à cause de son utilisation idéologique, de la masse croissante de la documentation et du manque de crédibilité désormais du concept de « grand homme ». Une certaine forme de littérature se détourne aussi de l'Histoire par refus du récit, par refus du factuel, tandis qu'une autre le fait en montrant l'impossibilité d'atteindre à la vérité historique.

Quand elle présente ce que doit faire « l'écrivain moderne qui voudrait réagir contre ce point de vue », c'est, bien sûr, d'elle-même que Marguerite Yourcenar parle, le "moi" se dissimulant sous la généralité avant de se manifester ouvertement quand elle donne des exemples pour *Mémoires d'Hadrien* : la méthode consistant à rechercher des informations, comparer les documents, parcourir les lieux, examiner les faits, reconstituer la bibliothèque d'Hadrien, adopter le point de vue du personnage à la première personne, tenter de retrouver la mentalité et le ton de l'époque, se garder des anachronismes rappelle certaines notes des « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* ». Marguerite Yourcenar rejoint le classicisme et insiste sur ce qu'il y a d'invariant dans l'homme sous la diversité historique, qualifiant sa position de « nouvel humanisme », comme si elle contrebalançait par anticipation la formule de « nouveau roman » qu'on vit apparaître seulement quelques années plus tard. Elle souligne que se tourner vers un grand homme du passé et le faire se raconter a du sens pour un lecteur moderne, car la distance du temps permet de mieux évaluer non seulement le passé, mais le présent, accroît notre connaissance de l'homme et fait devenir plus humain. En évoquant la sécheresse des rubriques nécrologiques elle nous éclaire aussi sur le sens de la synthèse des épitaphes d'Hadrien et de Lucius qu'elle a placée à la fin de son ouvrage : c'est cette image figée et incomplète d'un être réduit à son apparence sociale qui prédominerait si seules demeuraient les inscriptions ; le poème

d'Hadrien *Animula vagula blandula* apporte, certes, une image de sa vie intérieure, mais c'est véritablement l'œuvre de Marguerite Yourcenar, occupant l'espace intermédiaire du livre entre les deux, qui rend compte du vivant, de « ce volcan humain qu'est chacun de nous ». L'ajout dans l'édition définitive qui caractérise l'épithète comme « gravée sur le marbre » met, de manière heureuse, davantage l'accent sur la différence qu'il y a entre la fixité et la solennité officielles et le magma de la vie.

En effet, on peut désormais accéder au texte définitif de cette conférence, qui vient d'être publié dans l'ouvrage d'Achmy Halley, *Marguerite Yourcenar archives d'une vie d'écrivain*, Gand, Éditions Snoeck, 2015, p. 92-102. L'édition a été établie d'après le mémoire de maîtrise réalisé par Marc Veillet à l'Université Laval (Québec) en 1990, qui consistait en une édition critique du texte à partir des corrections manuscrites portées par Marguerite Yourcenar sur le texte publié par le Centre National de Documentation Pédagogique et d'une liste dactylographiée de corrections qu'elle avait préparées en vue d'une nouvelle édition « dans *Angles de réflexion*, un recueil d'articles et de conférences jamais publié »<sup>1</sup>.

Il est, donc, possible maintenant de comparer les deux versions et de voir l'écrivain au travail, travail de réécriture partielle. Comme on peut s'en rendre compte dans le texte mis en annexe, l'architecture de l'article n'a pas été transformée : on garde la même structure, la même progression ; si le nombre des paragraphes a changé, c'est seulement parce que certains ont été regroupés par suppression de retours à la ligne. Les corrections ne portent que sur le détail : quelques suppressions de mots, un resserrement de certaines expressions, des ajouts. Nous allons en donner ici un aperçu. Marguerite Yourcenar actualise, comme il se doit, la datation relative, remplaçant « dans ces vingt dernières années » par « durant ces quarante dernières années » pour tenir compte de la date de la révision et de l'édition escomptée. Elle choisit aussi des termes plus précis : « adopte » au lieu d'« utilise », ou, dans la dernière ligne de l'article, « d'un personnage historique » au lieu de « de

---

<sup>1</sup> Achmy HALLEY, *Marguerite Yourcenar archives d'une vie d'écrivain*, Gand, Éditions Snoeck, 2015, p. 92.

l'Histoire »... Le ton "oral" de la conférence a été conservé avec des répétitions de mots qui semblent relancer le propos, même si certaines ont été supprimées. Certains modalisateurs (« un peu »...) sont supprimés, ce qui donne un tour plus assertif ; mais l'inverse est vrai : ainsi l'ajout d'« un peu plus vaguement » dénote un souci de nuance.

Les modifications peuvent aller plus loin. Dans un cas, il semble bien que Marguerite Yourcenar apporte un complément qui vise à rectifier l'éventuelle inexactitude qui pouvait transparaître dans la formulation initiale : c'est ainsi que le monde dépeint dans *Les Martyrs* de Chateaubriand est désormais « un monde **quasi** primitif » et qu'une phrase est ajoutée pour souligner que c'est là la vision de Chateaubriand, mais que la réalité historique était différente.

Marguerite Yourcenar peut insérer des exemples pour être plus expressive : ainsi celui de « la Crète de Minos ou l'Égypte des premiers pharaons », par opposition à l'époque d'Hadrien, pour mieux faire comprendre qu'elle a recherché un sujet qui, tout en appartenant à un passé éloigné, ne soit pas déroutant. Parfois elle introduit un trait qui donne à voir une image qui rapproche le passé du présent, comme dans le rapprochement entre saint François d'Assise sur les chemins d'Italie et « un jeune homme de nos jours » « sac au dos ». La reprise du paragraphe consacré à sainte Thérèse, au-delà des améliorations purement stylistiques, associe davantage le mysticisme et le réalisme chez la sainte et insiste sur le mélange de particularité d'époque et d'universalité ; Marguerite Yourcenar, en évoquant le « puissant réalisme des femmes aux prises avec la vie de tous les jours », reprend une caractéristique du féminin déjà présente dans *Mémoires d'Hadrien* (p. 335) : « le dur sens pratique » des femmes.

Ailleurs, ce sont des précisions qui sont apportées, comme une définition de l'acception d'« humanisme » dans le texte : « c'est-à-dire un besoin de plus en plus profond de reconnaître et d'analyser dans sa diversité l'homme ». On peut déceler de la part de celle qui affirme ailleurs avoir « des douzaines de patries »<sup>2</sup> une prise de

---

<sup>2</sup> Entretien avec Bernard PIVOT, *Apostrophes*, 7 déc. 1979, *PV*, p. 251.

distance par rapport à ses origines quand « notre propre littérature » est remplacé par « la littérature française ». Dans le même ordre d'idée, ou par inadvertance (?), elle ajoute plus loin aux exemples pris dans la littérature française, *Les Brigands* de l'allemand Schiller. Par ailleurs, elle relativise l'image de Brutus en laissant entendre que le personnage réel fut « peut-être » « plus douteux ». D'autre part, elle précise davantage les intentions de Racine quand il modifie l'âge de Britannicus en se replaçant dans le contexte littéraire de son temps. Elle souligne aussi plus loin, d'une part, la différence entre l'approche de l'Histoire par le classicisme et celle du romantisme et, d'autre part, l'importance du détail historique au lieu de la vérité intérieure dans *Salammbô*, ce qui permet, en filigrane, de percevoir ce qui sépare la méthode de l'auteur de *Mémoires d'Hadrien* de celle de Flaubert. Cette idée est toujours développée encore dans la nouvelle version plusieurs pages après mais en éliminant la mention de « la princesse Mathilde », qui ne dit sans doute pas grand-chose à beaucoup de lecteurs, et en ajoutant une source fondamentale de Flaubert pour sa reconstitution de l'Antiquité, le grec Polybe, qui ne leur parle peut-être pas plus. Marguerite Yourcenar tient par là à mettre l'accent sur l'écart entre la solidité de la documentation de Flaubert et son désintérêt pour le rendu de la mentalité de l'époque historique, écart que la comparaison avec Virgile est destiné à renforcer, même si elle est discutable, la Didon de Virgile étant, quand même très romaine.

Dans sa critique des textes de vulgarisation historique Marguerite Yourcenar ajoute une comparaison avec l'ouvrage de l'Abbé Barthélémy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Elle est, en outre, plus explicite dans sa critique de la vogue psychanalytique en citant expressément Freud et Jung, ainsi que dans sa critique de l'influence de l'idéologie en référant à Claudel et à Brecht, comme exemples de tendances opposées. Elle se montre aussi plus nette dans la dénonciation de la mise de « l'Histoire au service d'une agressivité de classe ou de race » et dans la dénonciation de l'occultation du fait historique sous l'abstraction des systèmes. Elle précise aussi l'intérêt des « faits particuliers » pour « définir les lois générales ». D'autre part, elle explique davantage le rapport de Marcel Proust à l'Histoire, qui entraîne le scepticisme sur les

capacités humaines à atteindre la vérité du passé. Elle est aussi plus explicite dans sa manière de traiter l'accession d'Hadrien et elle ajoute d'autres exemples : son état d'esprit pendant les guerres daciques, les circonstances de son mariage, l'affaire « des quatre consulaires ». Elle complète la galerie des portraits successifs d'Hadrien dans l'historiographie moderne en montrant que la science historique contemporaine conduit à remettre en cause la manière dont Ernest Renan rendait compte des conceptions religieuses de l'empereur.

L'ajout quantitativement le plus important concerne l'introduction de l'exemple de *Heart of Darkness* de Conrad pour mettre en lumière un rapprochement entre passé et présent, entre la colonisation romaine et la colonisation moderne. Marguerite Yourcenar continue avec des exemples de despotes sanguinaires qui sont à la fois des individus historiquement marqués et des types universels.

Elle insiste encore sur les leçons qu'il y a à tirer du passé : mieux que le présent il permet d'appréhender l'avenir et il enseigne « l'éternelle fluctuation des choses humaines ».

Dans l'avant-dernier paragraphe, elle supprime par deux fois l'adjectif « grand » à propos d'Hadrien, peut-être par défiance désormais vis-à-vis de la notion de grand homme ; en tout cas son admiration pour Hadrien ne passe plus par la répétition quasi incantatoire de cet adjectif, mais par la déclinaison de certaines des facettes d'Hadrien : « administrateur, [...] homme d'État, [...] amateur d'art, [...] lettré qui profita de sa condition d'empereur pour essayer de “stabiliser le monde” », que l'on est tenté de comparer avec ce qu'elle dit dans *Les Yeux ouverts* : « si j'avais décrit Hadrien à cette époque-là [dans le milieu des années vingt], j'aurais surtout vu l'artiste, le grand amateur d'art, le grand mécène, l'amant, sans doute ; je n'aurais pas vu l'homme d'État » (p. 152).

Le fonds Bernier/Yourcenar conservé désormais aux Archives départementales du Nord contient le mémoire de Marc Meillet, le texte de Marguerite Yourcenar publié par le Centre National de Documentation Pédagogique et annoté par l'auteur, ainsi qu'une liste dactylographiée de ses corrections établie par elle-même. Il

serait intéressant de comparer ces documents avec la version définitive parue dans *Marguerite Yourcenar archives d'une vie d'écrivain* ; en effet, quelques doutes persistent sur certaines formes, comme la ponctuation après « Hector ou César »<sup>3</sup> ou la formule « idées de grandeur » au lieu d'« idées de la grandeur »<sup>4</sup>. En outre les fac-similés illustrant *Marguerite Yourcenar archives d'une vie d'écrivain* présentent dans les corrections apportées par Marguerite Yourcenar quelques différences par rapport au texte définitif publié, qui sont sans doute dues au fait que Marguerite Yourcenar a encore apporté des modifications dans la liste dactylographiée qu'elle a fournie. Deux exemples à partir de la reproduction, à la p. 40, d'une page annotée : l'adjectif « primitive » n'est pas biffé, mais maintenu après « barbarie »<sup>5</sup> ; la correction manuscrite est « du développement de l'épigraphie et de la sociologie », alors que la version définitive est « du développement des méthodes scientifiques et des sciences sociales »<sup>6</sup>, bien préférable. La consultation du texte avec corrections et de la liste de corrections établie par Marguerite Yourcenar permettrait de vérifier et surtout de mettre en lumière les différentes strates du texte. C'est précisément ce type de travaux qui va désormais être facilité par l'accès à ce fonds dans les Archives départementales du Nord.

---

<sup>3</sup> Cf. *infra*, note 1 de l'annexe.

<sup>4</sup> Cf. *infra*, note 2 de l'annexe.

<sup>5</sup> Cf. *infra*, note 4 de l'annexe.

<sup>6</sup> Cf. *infra*, note 5 de l'annexe.

### Note sur la présentation du texte en annexe

Nous reprenons ci-dessous le texte de l'article paru dans les publications du Centre National de Documentation Pédagogique en y insérant la version définitive et en indiquant les modifications de la façon suivante :

les mots ou expressions de la première version supprimés dans la version définitive sont mis entre soufflets

les ajouts sont en caractères gras, de même que la transformation de majuscules en minuscules et inversement

les titres d'ouvrages qui étaient en romain avec des guillemets ou en majuscules dans la première version ont été mis en italique dans la version définitive sans être autrement signalés. Mais nous avons mis « *Britannicus* » là où la première version, ne distinguant pas avec la graphie du nom du personnage mettait « Britannicus ».

Nous avons corrigé « yatch » en « yacht ».

Les notes sont de notre fait.

### ANNEXE

#### « L'Écrivain devant l'Histoire » révisé

<Mes chers auditeurs,>

Je voudrais vous parler d'un sujet qui nous intéresse tous et qui est en somme l'attitude de l'homme moderne en présence de l'Histoire. Vous voyez à quel point ce sujet est important pour l'écrivain, pour l'éducateur, pour le philosophe et d'autant plus important que je voudrais discuter avec vous ce qu'on pourrait appeler une espèce de désaffection du monde moderne pour l'Histoire dont nous avons sans doute tous eu des preuves.

Considérons d'abord ce qu'a été le point de vue de l'humanité en général en présence de l'Histoire. Nous nous consacrerons ensuite à ce canton plus spécialisé qu'est le point de vue du poète, de l'écrivain, du romancier en présence de cette même Histoire. En deux mots nous pourrions dire que l'Histoire est tout simplement une forme de la mémoire humaine. Elle représente ce que l'homme a cru bon de garder du passé, des archives de la race humaine elle-même. Cette mémoire est bien entendu défectueuse comme toutes les mémoires et l'un des grands devoirs de l'historien ou de l'écrivain qui fait œuvre d'historien est de tâcher de remédier à ces infirmités naturelles de la mémoire humaine.

Dans les temps les plus anciens, les sociologues nous assurent que ce sens de l'Histoire, ce sens des événements qui ont eu lieu déjà, se confond

pour l'homme avec le mythe. C'est-à-dire que l'homme primitif en présence d'un événement du passé est surtout sensible presque biologiquement au fait que cet événement est en quelque sorte capable de répétitions infinies, <sincère dans les émotions> **présent dans les aspirations**, dans les possibilités mêmes de l'humanité et qu'il reparaitra sous d'autres <formes comme le> **aspects plus ou moins identiques comme ceux du printemps lui-même**. Les textes les plus anciens ont tous ce côté mythique ; le héros est en quelque sorte un personnage cosmique dont les émotions et les pensées sont senties comme éternellement présentes.

Nous verrons que jusqu'à nos jours cette attitude est essentielle ; nous la retrouverons chez les poètes modernes aussi bien que chez les hommes les plus primitifs. Toutefois, à mesure que l'on arrive à ce que j'appellerai l'époque de la littérature écrite, nous voyons que d'autres points de vue prennent le pas sur le point de vue religieux et mythique. Et ces points de vue je les énumérerai très rapidement, je les appellerai le point de vue légendaire, le point de vue exemplaire ou édifiant et, enfin, celui sur lequel je voudrais surtout insister, ce que j'appellerai le point de vue « humaniste », **c'est-à-dire un besoin de plus en plus profond de reconnaître et d'analyser dans sa diversité l'homme. Je sais que le mot « humaniste » a aussi d'autres sens : en ce qui me concerne, je m'en tiendrai ici à celui-là.**

Je vais définir très rapidement ces différentes attitudes devant l'Histoire.

Par le point de vue légendaire, j'entends celui dans lequel l'homme cherche dans le passé une image embellie de sa propre existence, une image romanesque entourée de prestiges, sans s'attacher particulièrement à la vérité des faits. Par <image exemplaire> « **point de vue exemplaire** », j'entends <ce> **souligner le fait** que l'Histoire a toujours servi aux philosophes et aux moralistes comme une espèce de réserve d'exemples. On s'est efforcé de l'utiliser à des fins morales, à des fins éthiques en nous prouvant que telle ou telle vertu avait été exemplifiée par tel ou tel grand homme ; et c'est souvent <même la> **cette** forme, dirais-je, <un peu> **conventionnelle, donc** ennuyeuse de l'Histoire qui décourage si souvent **les adultes et les enfants**. Nous avons aussi une troisième forme qui est celle dont je vais vous parler le plus longtemps : celle que j'<appelle> **appelais plus haut** la forme humaniste dans laquelle l'étude de l'Histoire sert à la connaissance de l'homme. Et enfin – puisque, quand on cite trois définitions, il y en a généralement une quatrième – il ne faudrait pas oublier

tout simplement l'**H**istoire scientifique proprement dite qui n'est pas tout à fait **du domaine** de notre ressort ce matin puisqu'elle est du domaine de la seule érudition mais <que nous rencontrerons> **à laquelle nous nous référons** continuellement en chemin et à laquelle nous emprunterons continuellement des exemples.

Pour en rester à <notre propre littérature> **la littérature française**, nous constatons que le Moyen Âge est presque entièrement, ou du domaine de l'**H**istoire légendaire, ou du domaine de l'**H**istoire exemplaire. Je m'explique. Pour l'homme du Moyen Âge, les héros de l'Antiquité, par exemple les personnages de Plutarque, sont, ou bien de grandes figures qu'il utilise à fin d'exemples : exemples de courage, exemples de sagesse, exemples de dévotion à la Patrie, sans s'efforcer de critiquer ou de juger de plus près, ou bien, **un peu plus vaguement**, il nous présente les hommes de l'Antiquité sous un aspect qui est celui de l'homme du Moyen Âge lui-même. Hector ou César :<sup>7</sup> ne se différencient guère de Roland ou <de> Charlemagne et le poète nous présente des descriptions très variées et très complètes de <ces mêmes hommes mais en termes de> la vie de tous les jours qui est la vie du Moyen Âge. **Ces deux attitudes se fondent en une seule pour le chroniqueur médiéval.** Il les <utilise> **adopte** afin d'exalter **davantage** son image de la vie, afin de nous montrer ses idées de <la><sup>8</sup> grandeur, de l'amour ou du courage, dans un décor plus noble, plus exotique, si vous voulez, mais qu'il ne peut pas concevoir en d'autres termes que celui de sa propre civilisation. C'est ainsi par exemple que Dante, quand il nous présente Brutus aux enfers, place dans le dernier cercle de l'enfer les deux grands traîtres : Judas, le traître à Jésus-Christ et Brutus, le traître à Jules César et les condamne tous les deux, également, en termes de la morale chrétienne, sans s'efforcer un instant de se placer du point de vue qui aurait pu être celui de Brutus. Nous avons là une image qui est celle en général que se proposent toutes les civilisations<,> où la littérature garde encore ou de nouveau des formes populaires. Le roman historique du Moyen Âge, les chansons d'Alexandre ou les gestes troyennes tels que l'homme du Moyen Âge les conçoit sont des formes de littérature à demi populaires et le poète reste dans le domaine des idées et des conventions de son temps.

Avec la Renaissance un immense changement se produit. L'homme n'a pas tant réappris l'Antiquité, qu'il avait toujours connue sous une forme ou sous une autre, il a réappris, ce qui est probablement infiniment plus important, certaines méthodes de la pensée antique. Il a réappris

---

<sup>7</sup> Ponctuation étrange : erreur de l'éditeur ?

<sup>8</sup> Erreur de l'éditeur ?

l'application à l'objet en termes scientifiques et il a réappris le goût, en quelque sorte laïque, de la connaissance de l'homme.<sup>9</sup> Du commencement de la Renaissance jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous nous trouvons dans une grande période de méditation philosophique, ou poétique, ou tragique sur l'Histoire, où le phénomène historique est considéré en termes de l'étude de l'humanité. Disons, si vous voulez, que cette période commence aux grandes et sages méditations de Montaigne sur les hommes de l'Antiquité, que dans l'ordre tragique elle atteint son maximum avec Shakespeare en Angleterre, avec Racine en France et qu'elle se continue au XVIII<sup>e</sup> siècle dans des œuvres que nous jugeons souvent secondaires mais qui influencèrent grandement l'homme de leur temps et font encore, **par exemple**, l'objet des méditations de Napoléon à Sainte-Hélène. Napoléon à Sainte-Hélène, discutant <les> **des** tragédies <historiques> **à sujet historique du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle**, se place tout comme Racine, tout comme Montaigne, du point de vue, non pas de l'exotisme ou de la fantaisie d'une part, non pas de la vérité réaliste de l'autre, mais du point de vue de la connaissance de la politique, de la connaissance de l'homme, d'une image abstraite de la condition humaine. Si nous prenons par exemple le <<> *Jules César* <>> de Shakespeare, nous voyons que Jules César <pour> **dans** Shakespeare n'est pas <considéré> **tout à fait** tel que nous le trouvons dans Suétone ou dans Plutarque. Shakespeare qui avait lu tous ces auteurs a <même> éliminé certains détails pourtant <intéressants> **importants** parce qu'ils étaient trop particuliers. De même <pour Brutus> il a simplifié <l'action> **le rôle de Brutus**, il <lui> a enlevé certains éléments de **jeu** politique trop complexe ou **certains** <d'>incidents réalistes, ou il n'a gardé de ceux-là que ceux qui lui servaient à présenter le grand drame moral, le grand drame intellectuel qu'il voulait présenter : le drame de l'homme en proie à l'hésitation entre son respect pour un ami qui est aussi un grand homme et son souci de défendre son parti politique, son idée du droit, conflit qui mène Brutus à assassiner César. C'est là ce qui importe à Shakespeare et non le Brutus proprement dit qui s'est promené dans les rues de Rome un certain jour de l'Histoire romaine, **et qui fut d'ailleurs, peut-être, un personnage plus douteux qu'on ne l'imagine d'habitude**. C'est au point que Shakespeare donne très volontiers à son Brutus certains aspects du gentilhomme, de l'honnête homme de la Renaissance anglaise. Il n'hésite pas à le faire si cela lui permet de nous présenter un Brutus plus vraisemblable et plus accessible à ses spectateurs.

De même dans *Britannicus* de Racine, le sujet n'est pas tellement le Néron romain, qu'une très profonde étude sur la décision d'un homme

---

<sup>9</sup> Suppression du retour à la ligne de la première version.

entre le **Bien** et le **Mal**. Nous prenons Néron à l'heure de son premier crime et Racine étudie à la fois la décision prise par ce jeune homme et l'influence qu'exercent sur lui sa mère, ses maîtres et le moment où cette influence est rejetée. Racine, grand humaniste, connaissait de très près les textes qui lui étaient présentés par l'Histoire, néanmoins il n'en a utilisé qu'une petite partie ; il a laissé de côté certains éléments ; par exemple <un> **ce** détail que nous donnent Suétone et Tacite : l'inceste de Néron avec sa mère qui eût été gênant pour le spectateur **du XVII<sup>e</sup> siècle**, et qu'il a <trouvé> **jugé** à bon droit trop <singulier> **excessif**, trop <spécialisé> **particulier** ; il nous a présenté seulement l'image d'une mère autoritaire comme on en voit un peu partout et toujours. Il n'a même pas hésité à transformer l'**Histoire**, à donner <par exemple> au jeune Britannicus 18 ans au lieu des **15 ans** qu'il avait réellement, et il nous raconte dans sa préface avec une honnêteté admirable qu'il a pris cette décision, non par manque de respect pour l'Histoire, mais parce qu'il s'agissait pour lui de présenter un jeune homme qui puisse participer à ce conflit, qui ne fût pas simplement une victime, ce qu'un enfant de 15 ans eût été. **Il l'a fait aussi pour pouvoir nous montrer un Britannicus amoureux et fiancé, la tragédie du XVII<sup>e</sup> siècle se passant mal d'une histoire d'amour.** En somme Racine se sert de l'Histoire comme d'une trame, d'une toile sur laquelle il établit sa peinture de l'homme plutôt que d'une reconstruction plus ou moins hallucinée ou plus ou moins scientifique d'un événement qui a été une fois.

Nous avons là<,> une longue période de méditation sur la destinée humaine qui est extrêmement importante parce que ce qui la différencie des vues de nos jours ou des vues du romantisme c'est que l'homme classique a cru à ces choses que nous oublions trop, l'universalité de certains modes de la pensée et de l'émotion <humaines> **à travers les siècles**<,>. Il a cru à la possibilité <de> **pour** l'homme de se retrouver à travers le<s> temps et les lieux, et il a cru <en somme> **surtout** à la dignité de l'homme, à sa capacité d'être qui peut raisonner, qui peut juger son propre problème, à sa capacité de s'instruire par l'exemple.

Avec le romantisme tout change. C'est<->à<->dire que l'écrivain romantique qui se place en présence de l'Histoire se trouve dans une situation tout autre. D'abord, il recherche ce que son prédécesseur classique n'avait pas recherché, l'exotisme. Il est très frappant que les deux grands romans historiques qui ont été écrits au XIX<sup>e</sup> siècle en France : *Les Martyrs* de Chateaubriand et *Salammbô* de Flaubert, se situent dans une antiquité barbare, évoquent un monde **quasi** primitif auquel on commençait **à peine** à penser puisque, après tout, ces romans sont contemporains des débuts de l'étude des sociétés primitives par les hommes de science de la même époque. **Assurément, le III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, où s'est située la**

**persécution de Dioclétien contre les chrétiens, qui inspira Chateaubriand, n'est pas une époque primitive, loin de là, mais Chateaubriand l'a peinte artificiellement des couleurs d'un passé plus ancien quasi homérique.** On peut reconnaître aussi dans cet intérêt que l'on trouve également partout chez les Romantiques pour les époques <plus> dites primitives, ce sentiment qui se développait au XIX<sup>e</sup> siècle et allait produire au XX<sup>e</sup> des catastrophes <au XX<sup>e</sup>> **dont nous ne sommes pas encore sortis, ce retour de tel pays vers son passé barbare,** <cet intérêt de chaque pays pour son passé le plus ancien,> ce désir de s'opposer <en quelque sorte> au reste du monde en évoquant et en glorifiant certaines traditions de la tribu <la plus barbare> **primitive** ; c'est aussi l'époque à laquelle un écrivain allemand comme Kleist évoque Arminius, évoque les Germains luttant contre la domination romaine. C'est l'époque où partout on se retourne vers un passé **presque sauvagement national.**

À côté de <cette influence nationale et de> ce goût <de la pensée primitive><sup>10</sup> **de la barbarie et de la préhistoire nationale,** vous trouvez chez le romantique le goût de la révolte individuelle. Au lieu que le problème se situe en présence de l'homme tel qu'il est à travers le temps, en présence de problèmes qui ne changent pas, de problèmes moraux ou de problèmes intellectuels qui finalement sont toujours les mêmes, nous avons <en quelque sorte ce> **le plus souvent le seul problème de l'individu révolté,** <seul, vis-à-vis de la vie et de la> **solitaire en présence de la vie de société** et luttant pour s'imposer ou **pour** se venger. Il est curieux de voir que les plus grands drames romantiques que la France ait produits, pour nous en tenir à la France, s'appelleront *Hernani* où nous aurons le banni en lutte contre l'Espagne de son temps, ils s'appelleront *Ruy Blas* où nous aurons une lutte de classes, le domestique, le valet en lutte contre la hiérarchie, ils s'appelleront *Lorenzaccio* où nous aurons l'individu vaincu d'avance s'efforçant de s'imposer même par le meurtre à une société qui refuse de reconnaître sa grandeur. **Un peu plus tôt, mais également en pleine période romantique, *Les Brigands* de Schiller sont un chant de révolte.**

Cette vue subjective de l'Histoire va dominer <avec> **tout** le romantisme. En même temps, et tout comme l'homme du Moyen Âge l'avait fait, le romantique va s'intéresser <aux> **à ces détails précis du passé qu'éliminait le classicisme.** Il y a des détails <précis, des détails> de couleur locale chez un Chateaubriand, <ou> chez un Flaubert ou chez un Delacroix comme il y en avait chez les miniaturistes du Moyen Âge ; chez Fouquet<,> par exemple, représentant une scène antique. Mais ce<s>

---

<sup>10</sup> Différence par rapport au fac-similé.

détail<s> <sont> **est** différent<s, c'est-à-dire que> : **au lieu d'être naïvement anachronique**, l'écrivain romantique **est** contemporain des débuts de l'archéologie, <des débuts de l'épigraphie> **du développement des méthodes scientifiques et des sciences sociales**<sup>11</sup> ; il devient très sensible à ce que nous appelons la <couleur locale> **réalité topique** ; il s'efforce de faire vrai **pour un lieu donné**, il s'efforce de rechercher< et **recherche** le détail extérieur exact (**ou cru tel**), et il lui arrive **souvent** de sacrifier <l'exactitude des émotions> **le développement psychologique** à l'exactitude du décor. **Salammbô n'est pas particulièrement une jeune Carthaginoise ou ne l'est que par quelques traits tout extérieurs, mais le moindre ustensile, le moindre vêtement est reconstitué, parfois gauchement, d'après ce que Flaubert croyait savoir du monde punique.**

À notre époque où en sommes-nous ? Nous héritons et du classicisme et du romantisme mais, comme je vous le disais en commençant, un immense découragement semble s'être souvent emparé, non seulement de l'étudiant d'Université mais de l'écrivain lui-même en présence de l'Histoire ? Et quelles sont les raisons de ce découragement ?

Évidemment, si nous <allons au cinéma, si nous> lisons un roman <populaire, nous voyons qu'il y a d'innombrables films qui nous racontent l'histoire de Versailles ou, que sais-je, toute autre aventure du passé, en termes qui sont précisément les termes d'un conteur du Moyen Âge, de VILLON par exemple, évoquant les personnages de la Bible mangeant des tartelettes, c'est-à-dire en termes de l'actualité, en termes de la légende populaire. C'est quelquefois gracieux, quelquefois moins, mais nous sommes toujours dans le ton de la littérature populaire. Nous trouvons aussi, et plus que jamais, de grands ouvrages d'érudition ; ces ouvrages sont hautement spécialisés et la preuve est que si vous vous adressez au libraire du coin vous ne les trouverez pas, vous devrez les commander, vous aurez même à savoir qu'ils existent, que telle université par exemple les a publiés ;> **dit « historique », si nous voyons un film présenté lui aussi comme tel, nous sommes neuf fois sur dix en présence d'une reconstitution aussi naïve que celle de Villon représentant des personnages de la Bible « mangeant des tartelettes » mais avec en moins la grâce inimitable du poète d'autrefois. Nous sommes toujours dans le domaine de la reconstitution populaire et bien de hâtifs ouvrages de vulgarisation historique ne valent pas mieux sur ce point qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le *Voyage du Jeune Anacharsis*. Certes, nous avons**

---

<sup>11</sup> Différence par rapport au fac-similé.

**aussi et plus que jamais peut-être de grands ouvrages d'érudition authentique mais ceux-ci tendent de plus en plus de nos jours à s'adresser aux spécialistes ; le libraire du coin ne les vend pas ; vous aurez même, si vous appartenez au public moyen lisant, quelque mal à savoir qu'ils existent, que tel grand éditeur ou telle collection universitaire les a fait paraître ; ils ne sont pas ou sont rarement du ressort du grand public.**

Enfin <vous avez> **nous avons** un certain nombre de « vulgarisations » historiques **tant sous forme de romans que de manuels, où l'auteur s'est efforcé d'accommoder l'antique à la sauce « scientifique du jour », usant de Freud ou de Jung** <qui traitent de l'Histoire en termes par exemple de psychanalyse> comme <certaines nouvelles de> Balzac **offrait de ses personnages** <en donnant> des explications <qui relevaient> **relevant** de Gall ou de Lavater. Ce sont des <formes d'explications historiques> **ingrédients** qui ont le défaut de se démoder rapidement. Mais dans l'ensemble, nous n'avons <pas ou nous avons très peu> **guère** de grands <livres> **romans**, de grandes pièces de théâtre qui se consacrent <ou de grands drames se consacrant à la méditation d'un grand fait historique, en termes qui ne soient ni <des termes de cinéma ou de roman populaire,> **ceux du roman populaire, ni ceux de la vulgarisation scientifique hâtive,** <ni des termes de propagande historique, ou d'érudition pure, sèche et simple> **ni ceux de la propagande religieuse ou politique de nos jours, qui s'infiltré même dans les meilleures œuvres que ce soit *Le Soulier de satin* de Claudel à droite ou la *Mère Courage de Brecht* à gauche.**<sup>12</sup> D'où vient cette désaffection ? Je crois qu'on peut l'expliquer de plusieurs manières.

L'homme moderne se trouve plus séparé du passé que tous ses prédécesseurs. Dans les détails mêmes de la vie il s'en sent, à tort ou à raison, très éloigné. Nous faisons marcher la radio, nous prenons un taxi, nous tournons le bouton <d'> **de l'électricité** et à moins d'être capable de réfléchir à la superficialité de certains de ces changements, nous nous trouvons très loin des hommes qui s'éclairaient avec des torches, qui galopaient à cheval le long des routes, qui <ne ressemblaient pas tout à fait aux nôtres et qui ne possédaient pas> **n'étaient pas dépendants** <les> **des perfectionnements** <que nous possédons> **techniques dont nous avons besoin pour vivre.** Nous pouvons dire que nos grands-parents ou nos arrière-grands-parents étaient plus près de Louis XIV ou de Jules César du point de vue des détails de leur vie de tous les jours que nous <ne> sommes,

---

<sup>12</sup> Suppression du retour à la ligne qui se trouvait dans la première version.

nous, de nos grands-parents. Il y a là un changement considérable dans le décor.

Ensuite<, > l'homme moderne, il faut bien le dire<, > a terriblement souffert <s'il est de bonne foi, de certains éléments> **des effets de la propagande historique à laquelle on a harnaché l'Histoire au service d'une agressivité de classe ou de race** ; <: ou on a tourné l'Histoire en vue d'une propagande nationale ou d'une propagande de classe, ou> on a essayé de nous <montrer dans> **démontrer à travers** l'Histoire un déterminisme rigide en faveur de certaines vues politiques – je pense par exemple à ce que l'on appelle la conception marxiste de l'Histoire –, et devant <toutes> ces attitudes <particulières et antagonistiques> **antagonistes, ces faits moulus pour devenir des abstractions**, l'homme moderne <a fini par se décourager> **s'est découragé**. De plus l'immense masse de documents <qui est> entrée dans le domaine public <dans> **au cours de ce dernier siècle, documents visuels, tels ceux fournis par la photographie, documents <d'archéologie> archéologiques, documents <d'épigraphie> épigraphiques, fonds et arrière-fonds d'archives <etc...> a créé autour de chaque fait des problèmes si complexes <en vue de la vérité historique>** que le lecteur moderne ne sait plus très bien à quoi s'en tenir. Et hésitant au sujet – que dirai-je ? – de l'<ambition> **honnêteté politique** de Cromwell<, Cromwell était-il ou non ambitieux, hésitant au sujet de la vertu de Marie-Antoinette, – Marie-Antoinette était-elle ou non vertueuse ? -> **ou de la fidélité conjugale de Marie-Antoinette. L'incertitude du lecteur** <l'homme moderne ne sait plus ce qu'il doit lire et ce qu'il doit croire et son hésitation se reflète finalement,> se traduit  **finalement** par une certaine <indifférence aux problèmes historiques> **lassitude à l'égard de l'Histoire**.

Enfin, **et surtout**, il y a le fait que <nous ne devons pas sous-estimer que dans> **durant** ces <vingt> **quarante** dernières années<, malheureusement pour nous,> nous avons vu **l'Histoire** passer <l'Histoire> dans nos rues, à un rythme <très précipité et> catastrophique, et <que le spectacle n'était pas toujours beau ou, en tout cas, n'était pas toujours agréable et> qu'il y avait de quoi nous dégoûter **des grands événements historiques**, <des> **de ses** grands mouvements de masse, <ou> **et** des <grands> personnages dont on nous dit qu'ils dominent les destinées de l'humanité. Ceux que nous avons vus n'étaient pas<, si j'ose dire, très reluisants et> faits pour nous inspirer le respect de ceux du passé.

<Dans ces conditions,> N'oublions pas **aussi** que la position de l'écrivain <et du philosophe lui-même> **qui s'intéresse à l'Histoire ou à la philosophie** est plus précaire encore du fait <de certaines vues nouvelles,> de certaines vues philosophiques nouvelles **ou du moins**

**nouvellement en vogue** <qui nous font hésiter devant la vérité elle-même>. Quand Paul Valéry nous dit qu'il <ne voudrait pas> **se refuse à écrire un roman**, parce <que, dans un roman,> **qu'il serait forcé <de dire> d'y consigner** que la marquise sortit <à cinq heures>, <ce qu'il dit> **ceci** peut s'appliquer également au <problème> **roman historique, et à la narration historique tout court**. <En pareil cas> **Orienté de la sorte**, Valéry <va également hésiter> **hésiterait également** à écrire un <roman> **récit** où il <nous dira> **sera dit** que Louis XVI, <le> **un matin d'un 21 janvier**, est parti pour la Place de la Révolution pour y être guillotiné. Les deux faits sont également du domaine du fait, <dit> **du** domaine de l'incident, **ce** qui, <pour l'esprit philosophique> **du point de vue tout intellectuel** de Valéry, est plus ou moins sans <intérêt> **importance**.

Cet homme qui s'intéresse aux lois générales se refuse à considérer un fait particulier, **à tort sans doute, car c'est à l'aide de faits particuliers qu'on finit par définir les lois générales**. <; il y a autre chose ; il y a autre attitude également néfaste à l'Histoire. Prenons un homme comme Proust ; il n'y a peut-être pas d'écrivain français de notre temps qui était plus apte que Proust à considérer l'Histoire ; il en parle lui-même très souvent et> **Par ailleurs, il y a eu de nos jours un grand écrivain, merveilleusement doué pour l'Histoire, je pense à Marcel Proust. Personne de notre siècle n'était plus capable que Proust d'évoquer puissamment l'Histoire comme le courant de la vie vécue arrivant jusqu'à nous, et on a ce sentiment presque alluvial de l'Histoire, soit qu'il décrive Venise, soit qu'il nous parle de Combray**. Lorsqu'il <nous raconte les> **fait allusion aux** annales de n'importe quelle famille française, <de n'importe quel milieu français>, lorsqu'il nous <raconte la vie même de sa cuisinière,> **parle de sa bonne Françoise superposant en elle les influences de sa vieille province, celle de Paris, et celles de Proust lui-même, c'est un complexe personnage historique pétri de présent et de passé qu'il a sous les yeux**. <il se place bien entendu en termes d'Histoire. Il nous dit que> **Lorsqu'il nous montre** une mère et <un> **son** fils <dans leur salon lisent> **lisant** <leur> **le** courrier <et apprennent> **qui leur apprend** la nouvelle d'un mariage, <lorsqu'ils discutent comment ce mariage s'est fait> et **discutant** les antécédents des deux familles, ce que cette mère et <ce> **son** fils font<,> c'est de l'Histoire.

Comment se fait-il alors que l'attitude de Proust soit en quelque sorte <hostile> **néfaste** à l'Histoire ? <Pour la simple raison que la pensée de PROUST> **C'est que son point de vue** équivaut à <nous dire> **affirmer** que, dans les conditions modernes, dans <les conditions d'analyse où nous sommes> **la présentation du monde des faits et des tempéraments tels qu'une analyse un peu poussée peut nous les faire connaître**, nous

n'arrivons plus à la vérité, **historique ou autre. Le relativisme de Proust à l'égard de la vérité est à peu près total.** Les seize volumes du roman de Proust se passeront <à nous montrer> que les héros ne parviendront jamais à savoir, par exemple, s'ils <a> **ont eu** <ou non> raison **ou non** d'être jaloux d'Odette ou d'Albertine. <Dans les> **En présence des** moindres faits de la vie journalière nous ne savons pas, l'homme n'est pas organisé pour savoir, les hommes ne sont pas organisés pour se comprendre entre eux. S'il en est ainsi, si nous ne pouvons pas comprendre même les êtres auxquels nous tenons le plus, à plus forte raison ne comprendrons-nous pas ce qui se passait dans l'esprit de Napoléon ou dans l'esprit de Charlemagne ; l'Histoire devient une science de plus en plus conjecturale. En somme, tout se passe comme si les immenses progrès de la science historique avaient réussi à nous décourager en nous montrant pour la première fois la complexité du problème.

Que va faire l'écrivain moderne qui voudrait réagir contre ce point de vue, qui voudrait arriver de nouveau à entrer en contact avec ce passé dont nous avons besoin pour mieux connaître le présent, peut-être pour mieux prévoir l'avenir et pour lutter contre ce drame particulier de l'homme moderne qui est la solitude, le sentiment d'être perdu <dans> **au milieu** des masses qui l'écrasent et où il n'a plus de point de repère, ni de point de repère moral, ni de point de repère intellectuel ? Je crois que l'attitude de cet écrivain va se définir comme il suit : il devra d'abord essayer de savoir ce dont il parle, c'est-à-dire qu'il devra s'informer de tous les faits ; remarquez que, comme nous l'avons dit, c'est de plus en plus difficile. Les faits que l'on a à offrir à chaque écrivain qui souhaite méditer sur un fait historique particulier sont de plus en plus nombreux. Il aura à lire, il aura à comparer les documents, les photographies, il aura <au besoin> à voyager, il aura à savoir, non seulement ce que les textes anciens et connus de tous temps lui ont dit, mais aussi ce que les commentateurs modernes ont dit de ces mêmes textes. Il aura à être, s'il le peut, l'homme le plus informé sur son sujet. Mais en présence de ces faits innombrables quelle sera son attitude ?

Il aura d'abord à choisir, à tâcher de se rapprocher de cette vérité dont nous disons tout à l'heure que pour l'esprit moderne elle n'existe pour ainsi dire pas. Je crois qu'il aura à se mettre dans cette attitude modeste dans laquelle il se dira que la vérité en effet est inaccessible mais que, comme dans le domaine mathématique, comme dans le domaine scientifique, on peut s'en rapprocher <de plus en plus> **plus ou moins**, on peut se tromper plus ou moins et que l'important dans la vie, dans l'Histoire ou dans la littérature est de se tromper modestement le moins possible. Il aura par conséquent, à distinguer entre les faits indéniables, comme par

exemple le fait qu'il y <a eu> **eut**, en juin 1815, une bataille de Waterloo, <qui sont des faits absolument non controuvables, le fait infiniment probable > **et les faits infiniment probables ou plausibles**, mais qui n'ont pas le même degré d'évidence absolue, le fait non prouvable mais qu'on pourra peut-être prouver demain, si demain nous arrivons à posséder un document qui nous indique qu'en effet<,> telle personne était présente **ou absente ce jour-là à telle délibération ou à telle bataille**, et les faits plus mystérieux qui nous resteront sans doute toujours cachés<,> – **tel personnage a-t-il ou non trahi son parti ou son maître, tel événement politique a-t-il eu par-delà son auteur avoué, des responsables qui ont préféré rester dans l'ombre ce qui est souvent le cas – ou** parce que <la personne qui en est l'auteur, si je puis dire, a tenu à les cacher – ce qui est souvent le cas – ou parce que> ces faits sont du domaine de la vie intérieure, de la vie personnelle et n'accèdent pas aux documents écrits ou n'y accèdent que rarement et de façon incomplète. Je vais vous indiquer dans le travail dont je m'occupai moi-même quelques-uns de ces faits. Il est très clair que quels que soient les documents que nous puissions découvrir demain, nous ne trouverons pas en ce qui concerne la vie d'Hadrien, un document définitif qui puisse nous prouver que cet empereur a, oui ou non, comme on l'en accuse, forgé un testament pour arriver au pouvoir, **ou, preuve plus difficile encore à faire, que son amie l'impératrice Plotine a influencé son mari Trajan pour obtenir pour Hadrien la succession convoitée**. Ce document, si nous le trouvons, <sera une fois de plus ou le document d'un ami ou le document d'un ennemi, une confession d'Hadrien sur ce point est exclue et si elle n'était pas exclue il est douteux qu'il se fût accusé lui-même avec sincérité > **émanera d'un ami ou d'un ennemi, et un document émanant d'Hadrien lui-même sur ce point est exclu ou ne serait assurément pas un compte rendu toujours sincère**. <Nous sommes là dans un domaine où pour de bonnes raisons nous ne saurons jamais la vérité parce que trop de gens avaient intérêt à la cacher. Sur d'autres points de ce même sujet il y a des> **Enfin, sur d'autres faits, innombrables, il n'y a pas de documents que nous** <n'aurons sans doute jamais parce qu'il n'importait pas assez à l'humanité de les garder > **possédions, tout simplement parce que les hommes de ce temps n'ont trouvé aucun intérêt à les consigner, ou à les garder**.

<Très> Souvent, lorsque nous écrivons la vie d'un grand homme, nous n'avons presque rien sur ce qui concerne sa jeunesse ; il est très douteux que ses lettres, ses cahiers, ses premiers travaux nous aient été conservés ; <le fait par exemple de savoir si Hadrien avait aimé ou n'avait pas aimé sa femme, s'il s'entendait avec elle très mal, bien, ou seulement raisonnablement bien,> **il est rare que l'on sache quel fut exactement**

**l'état d'esprit d'Hadrien durant ses années de guerre contre les Daces sous les ordres de Trajan, quelles négociations présidèrent à son mariage avec la nièce de l'empereur. Et la mésentente conjugale bien connue fut-elle constante ou non ? Tout cela reste matière à hypothèses, même lorsqu'e, ce qui est d'ailleurs le cas pour Hadrien, il nous a laissé quelques confidences sur ce sujet.>'on a sur le sujet quelques-uns de ses propos, d'ailleurs controversés. Nous ne saurons jamais non plus s'il fut ou non responsable de l'« exécution des quatre consulaires » ou si ses amis à Rome lui ont plus ou moins forcé la main.**

<Nous pouvons toujours nous dire que ces confidences ont été écrites dans un but bien défini mais qui n'est pas toujours celui de nous renseigner sur cette secrète vérité.>

Et c'est ici que <s'établit> **se fait jour** une troisième nécessité pour l'écrivain ; c'est celle d'être, si je peux employer un mot si dangereux <et si pompeux, impartial>, **un homme libre**. <Qu'est-ce que j'entends par ce mot ?> J'entends **par là** <qu'il devra > **que l'écrivain doit** se dégager, autant qu'il le peut, des idées et des opinions de son temps pour juger son personnage au terme des opinions et des idées du temps où cet homme a vécu. <Par exemple> Lorsqu'il s'agit d'Hadrien et de son programme pacifique il est <amusant> **intéressant** de voir que les historiens des différentes époques ont <suivi> **adopté** les vues qui étaient à la mode de leur temps. Au XVIII<sup>e</sup> siècle <on a admiré dans Hadrien,> Voltaire ou Gibbon ont admiré **dans l'empereur** l'homme des lumières, l'homme qui avait fait fermer certains temples et certains oracles, l'incrédule, le libre penseur, l'homme des réformes. Notez qu'on a des raisons de l'admirer ; ce côté du personnage existe. Au XIX<sup>e</sup> siècle les grands historiens allemands, comme par exemple Mommsen, avaient assez peu de sympathie pour le personnage, pour la simple raison qu'ils étaient tous très militaristes et qu'<étant militaristes>**en tant que tels**, un homme qui avait mis fin à une longue guerre, <même en faisant d'assez nombreuses> **fût-ce au prix de concessions territoriales**, leur déplaisait considérablement. Au XX<sup>e</sup> siècle, au contraire, Hadrien devient de nouveau le grand homme pour de grands historiens comme Arnold Toynbee précisément parce qu'il a fait des concessions et qu'il a évité une nouvelle guerre. **Hadrien s'intéressait passionnément aux religions de l'Orient et a travaillé à rénover la religion de son temps. Or, nous en savons plus aujourd'hui que nos prédécesseurs sur cette régénération païenne. Au temps de Renan, cet aspect du caractère d'Hadrien était jugé superstitieux ou frivole.**

Vous voyez que nos opinions se reflètent quoi qu'on fasse dans notre manière de considérer l'Histoire et qu'il est jusqu'à un certain point naturel et souhaitable qu'elles le fassent. Mais <enfin il ne faut pas aller trop loin>

**il faut s'arrêter à temps**, et l'une des plus grandes erreurs du romancier est de placer son héros dans des conditions sentimentales, dans des conditions morales qui sont celles de son temps **à lui, romancier**. Je n'ai pas besoin de vous <indiquer> **donner** des exemples ; nous les trouverons amplement dans presque tous les romans historiques auxquels nous penserons. Je vous ferai remarquer seulement – puisque j'ai signalé un peu plus tôt ce roman un peu oublié de Flaubert qui est *Salammô* – que dans *Salammô*, <tout> ce qui concerne <la vie politique, la vie militaire est d'une grande authenticité> **les institutions politiques et les déploiements d'armée est authentique**, car Flaubert s'est basé sur des textes qu'il avait en main <; mais quand il nous décrit le personnage imaginaire d'une jeune fille carthaginoise, cette jeune fille nous donne maintenant l'impression de porter une crinoline ; elle est décrite en termes d'une femme du XIX<sup>e</sup> siècle, certains disent qu'elle est même décrite en termes de la princesse MATHILDE. L'auteur n'a pas pu s'empêcher de penser et de voir dans le domaine de la vie intime comme il voyait dans sa vie de tous les jours.>, **en particulier Polybe, mais sa Salammô elle-même n'est pas une jeune Carthaginoise ou ne l'est que par le clinquant – sans doute exagéré – des vêtements. C'est une jeune fille du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on imagine volontiers en crinoline, une sœur rêveuse et restée plus chaste de Madame Bovary. En fait de féminité carthaginoise, la Didon de Virgile est bien plus réelle encore que Salammô.**

C'est <ce> **cette espèce d'extrapolation du présent dans le passé** que nous devons essayer d'éviter. <Comment pouvons-nous l'éviter ? Je crois que nous pouvons y arriver presque scientifiquement, d'abord et tout simplement en lisant non seulement ce qui concerne le personnage qui nous occupe, mais en lisant ce qu'il lisait : les livres de Philosophie, les livres d'Histoire, les poèmes qui avaient en quelque sorte meublé sa bibliothèque intérieure.> **En ce qui concerne Hadrien, héritier du monde classique, je me suis efforcée d'y parvenir, en lisant non seulement ce qui concerne le personnage qui nous occupe, mais en lisant ce que lisait Hadrien, les philosophes, les historiens, les poètes qui meublaient non seulement sa bibliothèque à la villa Adriana, mais encore sa mémoire.** Nous <voyons> **comprendons** ainsi dans quelle atmosphère morale et intellectuelle il vivait et nous sommes capables de repenser sa vie à peu près comme il la pensait. Ensuite nous pouvons <y arriver en établissant> **établir** ce que j'appellerai un « système d'équivalences », c'est-à-dire que nous ne devons jamais oublier que certaines émotions ou certaines directives du passé qui nous paraissent très étrangères, à nous, se retrouvent costumées d'une autre façon à <notre> **d'autres** époques. Je vous donnerai simplement quelques exemples ; il me paraît évident qu'au Moyen Âge<,>

où la pensée chrétienne domine de façon presque absolue, <à travers> **on peut sous** l'émotion religieuse<, à travers> **et** le mysticisme <le plus sincère et> le plus ardent <on peut aussi> déceler certaines tendances qui de nos jours s'exprimeraient autrement.

Quand saint<->François d'Assise décide d'abandonner le commerce, se défait de ses vêtements luxueux, les jette à la tête de son père, il accomplit évidemment l'action d'un saint qui veut se séparer du monde ; je crois qu'on peut retrouver tout de même, dans cette action, un peu de la révolte du fils irrité par un père qui veut lui imposer une profession <qui ne lui plaît pas> **qu'il refuse**, et qu'il y a là <des sentiments qui ne sont pas tous religieux, et> **un conflit** que nous retrouverions entre un père et un fils de nos jours. Quand <Saint->François <d'Assise> se réjouit d'<avoir perdu son argenterie, quand il est enchanté de vagabonder à travers l'Italie sans argent, sans maison et sans espoir de confort, en écrivant des poèmes religieux> **d'être sans abri, sans confort, sans bourse même maigrement remplie**, nous retrouvons là les émotions d'un mystique certes, mais aussi celles d'un poète, celles qui entraînent un jeune homme de nos jours à renoncer à la sécurité d'une profession pour se tourner vers le monde des idées, ou le monde des émotions, ou le monde de la poésie, **ou, sac au dos, le monde de la route**. Pour François d'Assise ces sentiments s'expriment en termes strictement mystiques ; pour nous, ils s'exprimeraient <peut-être> autrement. Ce sont pourtant, à la base, les mêmes émotions humaines.

Quand une autre <grande> sainte <->, de la Renaissance cette fois<->, sainte<->Thérèse qui <est assurément une grande> **fut avant tout une** mystique,< consacre une immense énergie à développer des couvents, à enrichir les domaines des couvents, à établir une admirable technique de la vie religieuse> **trouve entre ses méditations et ses extases le temps de consacrer une partie de ses forces à développer ses couvents, à enrichir leurs domaines, à y établir une forte routine de discipline et de contemplation**, nous trouvons **chez elle**, à côté <des émotions religieuses> **du sens religieux** proprement dit<es>, des sentiments<, des émotions> et des activités qui ne <diffèreraient> **diffèrent** pas <tellement> **tant** de <celles> **ceux** d'une femme de nos jours passionnément intéressée à une grande entreprise commerciale ou administrative. **Son réalisme se colore d'émotions qui sont de son siècle, mais diffère peu du puissant réalisme qui est celui des femmes aux prises avec la vie de tous les jours à toute époque**. Nous avons là <des sentiments qui se colorent autrement mais qui sont du domaine de l'humanité en général> **une image à la fois intensément spécialisée, et cependant presque courante, de la condition de la femme**.

Il en va de même quand Conrad dans *Heart of Darkness* [*Au cœur des ténèbres*], comme prélude à l'horrible image du Congo envahi par les avidités européennes, nous montre un Anglais debout sur le pont d'un yacht, regardant les côtes assombries de l'estuaire de la Tamise, pensant à l'angoisse des envahisseurs romains mettant le pied pour la première fois sur cette terre inconnue, et au courage des indigènes prêts à les combattre à mort. L'image exacte de cette invasion d'il y a deux mille ans apprend au héros de Conrad à mieux juger des grands maux et des quelques biens sortis des « pénétrations coloniales de son temps ». De même, quand nous nous efforçons de tracer le portrait de Gengis-Khan, de Timour, de Hitler ou de Staline, nous avons chaque fois à tracer avec le plus de fidélité possible l'image d'un homme unique, qui n'a été qu'une fois, mais en qui se condense, sous une forme ou sous une autre, l'éternelle violence, l'éternelle avidité humaine.<sup>13</sup> Le grand point pour l'écrivain **soucieux** <sera donc> d'arriver à ce **que j'appelle** un nouvel humanisme <si je puis dire,> **sera donc** de retrouver le plus possible de ces points de repère qui nous permettent d'établir une entente avec l'humanité en d'autres temps et en d'autres lieux, de chercher <quels> **lesquels de ces** problèmes existent toujours et d'évaluer exactement les différences qui se produisent quand ces problèmes sont envisagés sous un angle différent. Nous nous retrouvons dans cette formule <<> **Histoire, connaissance de l'homme** <>>, qui a été celle des grands classiques.<sup>14</sup> Ayant pris ces précautions et étant arrivé à cet angle de vue, que fera l'écrivain qui va s'efforcer d'exprimer tout ce qu'il a appris ?

Le problème de l'expression est <ici> considérable. Comment faire parler les hommes du passé ? Un grand réaliste, Tolstoï, avait refusé d'écrire un roman <qui se plaçait> **dont le sujet se situait** cent ans avant lui <pour la simple raison> **parce** qu'il ne croyait pas pouvoir arriver à faire parler son arrière-grand-père dans le ton <qui était celui> **juste** de son époque. Et remarquez que si nous-mêmes essayons de retrouver le ton qui était celui de notre jeunesse, l'argot par exemple, le jargon si vous voulez qui régnait dans un certain milieu à l'époque où nous étions <écoliers> **étudiants**, nous y avons déjà beaucoup de mal. Comme nous sommes surpris quand<, par exemple,> nous retrouvons <dans> une lettre, une photographie d'autrefois ! Comment arriver à retrouver ce ton, **cette teinte** ? Le problème est <considérable> **de taille** et je crois que l'écrivain doit faire un compromis ; c'est là qu'il doit arriver à établir un ton qui à la fois, comme le dit à peu près Racine dans l'une des préfaces de ses

---

<sup>13</sup> Suppression du retour à la ligne de la première version.

<sup>14</sup> Suppression du retour à la ligne de la première version.

tragédies, puisse être acceptable **sans trop de surprise ou d'irritation** <pour> **par** un homme du passé, <de façon qu'un homme du passé puisse lire le texte sans être par trop choqué> et en même temps <qui puisse être acceptable pour> **par** un homme de nos jours<, qu'un homme de nos jours puisse comprendre, où un homme de nos jours puisse sentir des émotions et des vues qui lui sont propres. Il s'agit donc en quelque sorte de se placer dans ce qu'il y a de plus stable et de plus éternel, dans la tradition humaine> **qui** puisse *comprendre*, là où les idées, les coutumes, les modes d'expression sont différents des siens ; et en même temps y retrouver l'homme éternel, qu'il est aussi, et peut-être réussir à éclairer de la sorte quelques-uns de ses propres problèmes.

Dans mon cas, j'avais fini par choisir le mode <personnel> **de narration à la première personne**, j'avais fait parler Hadrien **lui-même** non pas par une fantaisie de romancier mais parce que j'espérais en le faisant <parler lui-même> **ainsi**, arriver à ce point où l'homme s'exprimait en termes de sa propre vie, de sa propre destinée au lieu de le faire passer par nos propres opinions, par nos propres commentaires. En somme j'essayais de présenter la vie humaine dans sa fluidité avant qu'elle ait été fixée dans ce système noble et glacé que nous appelons trop souvent « Histoire ». De plus, <c'est, ici, que, contrairement à l'habitude romantique, j'avais essayé de prendre comme personnage> **de façon en somme anti-romantique, j'avais choisi** non un homme d'une époque <étrange, très éloignée de la nôtre en termes de psychologie ou de vie de tous les jours,> **profondément différente de la nôtre, comme aurait pu l'être par exemple la Crète de Minos ou l'Égypte des premiers pharaons, dont les structures mentales nous sont étrangères, même si la vie a dû en bien des manières ressembler à notre vie**, mais un homme appartenant à ce que le grand écrivain Toynbee <– pour le nommer une seconde fois – appelle> **appelait** un « monde ouvert », c'est-à-dire un monde comme l'est encore (**hélas, de moins en moins**) <le nôtre> **notre monde d'aujourd'hui**, et comme nous <voulons> **voudrions** espérer qu'il le restera, sans en être <malheureusement> **par malheur** absolument sûrs, un monde dans lequel l'homme jouit des bénéfices d'une longue culture, a derrière lui un passé et croit avoir un avenir, croit à la possibilité de réformer certaines choses, de maintenir certaines autres, peut voyager de pays à pays, peut se faire une idée globale de l'humanité.

Ce personnage était évidemment de ceux qu'on pouvait prendre <en quelque sorte> comme interprète entre le passé et nous puisque son attitude <à l'égard du monde> **intellectuelle** ressemble en somme à la nôtre sur les points qui importent. À quoi bon <faire> toutes ces <choses> **recherches**, me direz-vous ? À quoi bon se donner tant de peine ? Ne serait-il pas plus

simple de choisir un sujet moderne ? Je ne le crois pas parce que précisément le présent est quelque chose de si fluide et de si près de nous que nous pouvons mal le saisir, le considérer, le maintenir en quelque sorte entre nos mains, il nous échappe, il glisse entre nos doigts ; nous en sommes trop près pour pouvoir le juger **et que ceux en particulier qui se servent du présent pour en extrapoler l'avenir se sont jusqu'ici tous trompés, n'ayant pas pris en considération ce que précisément la fréquentation du passé nous apprend : l'éternelle fluctuation des choses humaines.**

Je continue à croire que l'homme a une raison de se tourner vers <les perspectives plus stables du> **le** passé pour se faire une image de sa destinée et pour aider à connaître le présent lui-même. En ce qui me concerne, <je dois dire que> l'étude d'un homme <du passé> **d'autrefois**, d'un <grand> administrateur, d'un <grand> homme d'État, **d'un amateur d'art, d'un lettré qui profita de sa condition d'empereur pour essayer de « stabiliser le monde »**, m'a rendue tantôt plus sévère, tantôt plus indulgente envers les hommes d'État de nos jours mais en tout cas, j'espère, plus compréhensive, plus capable de voir les difficultés et l'immense complexité de leurs problèmes. D'autre part, même lorsqu'il s'agit <de n'importe quel individu> **du premier venu, de** n'importe quel homme de <62> **soixante-deux** ans comme l'était Hadrien **à son lit de mort**, quand je lis un article nécrologique <me racontant> **m'informant** brièvement <la mort> **du décès** d'un banquier ou d'un homme d'affaires et **de** sa carrière jusqu'à sa mort, j'éprouve plus de sympathie, je vois mieux en comparant **à** cette vie <si brièvement racontée> **résumée** en quelques lignes <dans le journal à> **par des journalistes** l'épithète **gravée sur le marbre** d'un grand empereur où il n'est question, en <effet> **fait**, que de ses succès et de ses titres administratifs, je me rends mieux compte que ces quelques lignes glacées cachent un monde immense de luttes, d'efforts, de difficultés d'une vie intime dont rien ne nous est dit, ce volcan humain qu'est chacun de nous, et que nous sommes seuls à connaître.

J'ai donc eu l'impression d'avancer un peu plus dans la connaissance de l'être humain, de nous-mêmes et de ce qui importe encore plus : <d'>autrui.<sup>15</sup> Il y a bien des manières d'<arriver> **atteindre** à un certain succès avec un livre mais je crois que <le succès le plus important c'> **l'essentiel** est d'avoir <gagné soi-même quelque chose, d'avoir> appris **soi-même** quelque chose et je dois dire que dans mon cas l'étude <de l'Histoire> **d'un personnage historique** m'a beaucoup appris.

---

<sup>15</sup> Suppression du retour à la ligne de la première version.